

Des mots, du silence & des coquillages

Cécile La Gravière





Des mots, du silence & des coquillages

Essai sur le mot et la chose

Cécile La Gravière
Communication visuelle
Mémoire dirigé par M. Bernard Beney
1997-1998
session de novembre 98

On se tromperait si l'on ne voyait
là qu'une simple référence aux habitudes
du langage qui nomme les objets nouveaux
en se servant de comparaisons avec des
objets communs. Ici les noms pensent
et rêvent, l'imagination est active.
Les lithocardites sont des coquilles
de cœur, les ébauches d'un cœur qui battra.



Gaston Bachelard
La poétique de l'espace

L'usage du langage fait rire.
L'incompréhensible s'accroît.
Tout sidère de plus en plus.
Rien ne s'exprime vraiment à l'aide
du langage. Plus on vieillit, rien
ne s'éclaire. Chaque plante, chaque
animal, chaque odeur, chaque lueur,
chaque mot, chaque printemps
devient plus déroutant.

Pascal Quignard
Vie secrète

“La coquille des Gastéropodes, constituée typiquement d’une seule partie est, pour cela aussi dite **univalve**. Les Gastéropodes se présentent essentiellement sous forme de **cône**: celui-ci peut avoir une base très élargie — ils ont alors une allure de **bouclier** ou de **capuchon** ou de **spirale héliciforme** — et c’est là le cas le plus fréquent, le plus typique des Gastéropodes à coquille. [...]

L’enroulement en forme de spirale de la coquille des Gastéropodes s’opère selon un axe géométrique bien précis, matérialisé dans la structure de celle-ci, soit par une structure pleine, à laquelle on donne le nom de **columelle**, soit par un **canal longitudinal**, le plus souvent ouvert par un orifice dit **ombilic**. Dans le cas de la columelle pleine, la coquille est dite **imperfurée**; dans le cas contraire, elle est dite **perforée** ou **ombiliquée**. L’ombilic peut progressivement être encombré par le dépôt de plusieurs matériaux coquilliers qui forment ce qu’on nomme **cal** ou **callosité**, et, si cette structure a une disposition spiralée, son bord prend le nom de **funicule**. La columelle peut être **caudée**, **spiralée**, **calleuse**, **dentée**, **plissée**.

L’ensemble de tous les enroulements d’une coquille est dite **spire** et on distingue l’**apex**, correspondant le plus souvent à la coquille embryonnaire (protoconque) et, de ce fait, point de départ de la spirale, les **tours**, c’est-à-dire chacune des révolutions de la spirale, et enfin l’ouverture qui fait communiquer la cavité **interne** de la coquille avec l’**extérieur**, tandis que la

bouche est toute la partie interne que l’on peut voir par l’**ouverture**. La **base** de la coquille est la partie opposée à l’**apex** (ou **sommet**); le **dos** est la face opposée à l’ouverture. On réserve parfois le nom de **spire** à l’ensemble des tours en excluant le dernier de ceux-ci, qui est tout simplement nommé “**dernier tour**”. L’**apex**, selon la forme et la **sculpture** qu’il présente, est décrit comme **aigu**, **papilleux**, **incurvé**, **enveloppé**, **décollé**, **affaissé**, **mammileux**. La base peut être dite **entaillée** ou **échancrée**, lorsqu’elle est marquée par une entaille ou une échancrure; on la dit **entière** lorsqu’elle a un tour ininterrompu. La **ligne dessinée** par la prise de contact entre les tours successifs est dite **ligne de suture**. Selon que la suture est bien marquée ou, à l’opposé, fait totalement défaut, on parle respectivement de **forme trochoïde** ou de **forme scalaroïde**. Entre ces deux extrêmes, la suture peut être par exemple **entaillée**, **canaliculée**, **saillante**, **obtuse**, voire **double**.

Mais revenons à la description de l’ouverture: son bord est nommé **péristome** ou **bord**, ou encore **bordure** de l’ouverture. On distingue une **région columellaire**, celle qui est proche de l’axe de la coquille, [...] dont la position externe lui a fait donner le nom de **bord externe** ou **ladre**. [...] ”



Avant-propos

Châteauroux, milieu des années 80, autour de la fin de l'enfance...

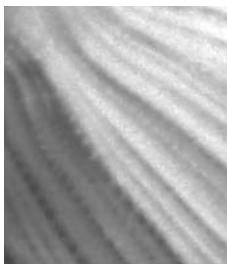
Dans un silo à grain désaffecté de la ville, nous flânons au cœur d'un attirant bric-à-brac entassé là par les Compagnons d'Emmaüs. Meubles fatigués, jouets de tout poil qui sont passés par Dieu sait combien de mains, montagnes de fripes, livres usés, quincaillerie, matelas et même des bassines en plastique; tout cela se dispute la place autour de nous qui errons, les yeux fatigués de chercher un improbable trésor. Puis, je vois ce seau d'enfant, près du coin où sont rangés les livres de poche. C'est le genre de seau qu'on emmène à la plage avec la pelle et le râteau pour faire des pâtés de sable. Allez savoir pourquoi, je m'en approche. Instinct ? Intuition ? Dedans, il n'y a ni pelle, ni râteau, ni non plus de moules en plastic coloré en forme de tortue ou de bateau. Non, il y a des coquillages. Mais des coquillages stupéfiants qui n'ont strictement rien à voir avec ceux que je trouve habituellement sur les plages de mes vacances. Ils sont plus gros, beaucoup plus colorés et tout à fait extravagants. J'en prends trois et déjà mes

mains n'en peuvent contenir davantage. L'un ressemble à un escargot gros comme une balle de tennis. Sa coquille est si légère qu'elle semble impalpable. D'ailleurs, à y regarder de plus près, elle est translucide comme un ongle... Un autre s'allonge en spirale étroite à la façon d'une tour de Babel en perspective, couverte de taches brunes disposées avec une régularité effrayante. Le troisième, en forme de cône, pèse tellement lourd dans ma main que c'en est presque suspect. Puis il y en a une douzaine comme ça, plus fabuleux les uns que les autres, chacun d'eux valant d'être contemplé une éternité.

Et, justement, je ressens brusquement le besoin de les contempler une éternité. En cet instant je suis riche d'une découverte essentielle et vitale. Maintenant que je les ai vus et touchés, il me faut ces coquillages. Ces merveilles maritimes étaient là pour moi, n'attendaient que moi, il ne peut en être autrement. Je me sens comme investie d'une mission : arracher à ce chaos d'objets hétéroclites d'origine humaine, ces objets de pure beauté naturelle qui ne me semblent vraiment pas avoir leur place ici, dans cet incongru seau d'enfant en plastique blanc usé. Il me les faut aussi pour une autre raison : je sais que le regard que je porte sur ces

dépouilles de mollusques est digne de leur beauté complexe. J'ai la prétention de penser que personne d'autre parmi tous ces acheteurs potentiels ne saura les regarder aussi bien que je ne les regarde moi. En plus, pour que l'émerveillement dure, ils doivent rester à ma portée. Après quelques pourparlers à propos de l'argent de poche, je les emporte, les accueille dans ma perception du monde, les adopte. Ces objets feront désormais partie de mon univers personnel. Et j'ai le sentiment d'avoir frôlé une catastrophe : si j'étais passée sans remarquer ce seau anodin ? Au passage, j'apprends que ces coquillages proviennent de la collection d'un monsieur mort récemment qui a légué ses spécimens à Emmaüs. Mon trésor dans les mains, soigneusement emballé, je le remercie intérieurement — puisse-t-il savoir la joie qu'il vient de provoquer ! — et j'ai cette troublante pensée que, sans doute, ces coquilles de calcaire me survivront également... En tout cas, elles satisferont désormais une bonne part de mon appétit visuel.

À la suite de ce premier contact inattendu avec les coquillages, tout naturellement, j'entreprends de rechercher leurs noms. Ils en ont forcément chacun un puisqu'ils existent... Je fais donc l'acquisition de quelques livres et documents sur le sujet. Ce, dans le



simple but d'en savoir davantage et de pouvoir les désigner. Non seulement j'ai besoin de rassasier ma curiosité suscitée par ces "créations" naturelles si particulières, mais je veux aussi, en quelque sorte, me les approprier. Les posséder pour le seul plaisir des yeux ne suffit pas. Il me faut découvrir ce que leur seule vue ne peut m'apprendre, leur part "humaine", pourrait-on dire. Sur les

Je veux savoir où, comment et à quel point sont avoués notre ignorance et nos vertiges face à celle-ci.

quelques spécimens acquis, un seul échappe à mon travail d'identification. J'apprendrai plus tard qu'il s'agit d'un sujet immature donc presque impossible à reconnaître sans une certaine expérience. Être parvenu à identifier les autres me procure une indéniable satisfaction et me pousse irrésistiblement au

désir d'en acquérir de nouveaux. Le virus de la collection est pris. Très vite, je souhaite aussi en savoir davantage. Le nom seul est trop limité. Cependant, les informations les plus précises que j'obtiens à leur propos se résument à une froide énumération descriptive à l'allure de carte d'identité... Nulle part l'ébauche d'une réponse aux questions qui me préoccupent, à savoir, pourquoi ces aspects délirants ? Dans quels buts tous ces étranges gadgets en forme d'épines, de dents et autres protubé-

rances ? Pourquoi cette variété innombrable d'espèces, de couleurs, de motifs ou de formes ? Pourquoi la perfection de la spirale et pourquoi le vernis naturel (sécrété par "le manteau") de certaines coquilles, tellement brillant que les néophytes le croient artificiel ? Bref, pourquoi toute cette fantaisie ? Seul un silence impressionnant répond à ces interrogations pourtant limpides. Dans les livres, toutes ces questions sont éludées. Il s'y trouve des images, une profusion d'images, et des informations objectives. Je comprends alors que ce n'est pas dans les manuels de conchyliologie* que je trouverai l'ombre d'une réponse satisfaisante.

En creusant la question, je dois me rendre à l'évidence : nulle part de telles réponses n'existent. Absolument nulle part. En cherchant du côté de l'origine des noms, j'apprends qu'au dix-huitième siècle des naturalistes tels que Linné ou Lamarck s'ingénierent à inventorier et à classer "l'œuvre de la Nature" dans un souci d'ordre et de rigueur. Plus tard, du côté de la philosophie, je découvre que les philosophes de tous temps, bien loin de détenir quelque réponse que ce soit, ne font jamais que formuler et reformuler les questions cruciales à l'infini sans vraiment y apporter d'éclairage. C'est déjà mieux que rien, au moins ils osent soulever explicite-

ment ces questions... Plutôt déçue, — car tout ceci me semble alors bien loin d'être à la hauteur du mystère que j'ai sous les yeux — je me résigne au fait que peut-être, après tout, il n'existe aucune réponse.

Que faire de ma curiosité ? Dois-je la faire taire ? Je décide d'en changer la cible, de la faire passer d'une soif de réponses concrètes (hélas ou heureusement inexistantes) à une autre forme de soif. Je veux savoir où, comment et à quel point sont avoués notre ignorance et nos vertiges face à celle-ci. Et, il arrive entre temps que je découvre la poésie. C'est la révélation d'un autre langage. De nouveaux horizons s'ouvrent. À moi cette piste neuve et pleine de promesses ! Enfin, une forme d'expression assez libre, chatoyante et aiguillée pour susciter en moi des impressions esthétiques aussi riches que celles ressenties à la vue d'un coquillage. Les mots se montrant sous un jour nouveau, révélant d'insoupçonnables pouvoirs, la parole des poètes, déroutante, parfois insaisissable, toujours envoûtante, l'imagination stimulée comme jamais, tout cela m'apparaît mille fois plus fertile que n'importe quelle réponse. À la lumière (ou plutôt à l'obscurité) de cette découverte capitale, tout, le visible et le non-visible, semble s'offrir à moi sous une forme différente. La poésie

maintenant dans l'œil, le monde semble se revêtir d'un miroitement étrange...

Un jour, en relisant de près les descriptions scientifiques des spécimens de coquillages que je possédais, je les ai inévitablement appréhendées sous un jour nouveau. Je me suis rendue compte, entre autres, d'un fait troublant auquel je n'avais jusqu'alors jamais prêté attention : les naturalistes de l'époque de la sérieuse et laborieuse Méthode de la classification, nommèrent et décrivirent les coquillages en des termes tout à fait bizarres, des termes nouveaux à la sonorité parfois surprenante ; à n'en pas douter, des termes... poétiques.



Cône imprimé
Conus litteratus (Linné, 1758)

Cône strié
Conus striatus (id.)

Cône marbré
Conus marmoreus (id.)





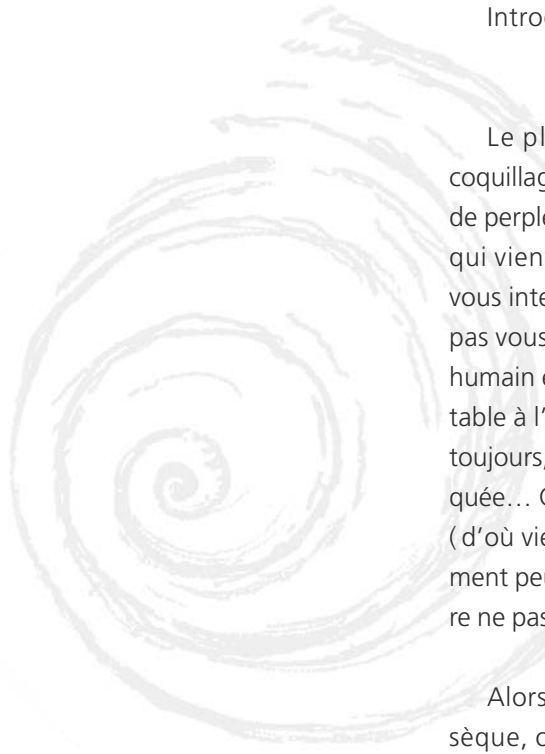
Porcelaine taupe
Cypraea talpa, Linné, 1758

Porcelaine carte
Cypraea mappa (id.)

Porcelaine argus
Cypraea argus (id.)



Introduction



Le plaisir étonné que me procurait la vue d'un coquillage s'est, au fil du temps, mué en une source vive de perplexité. Vous contemplez votre dernière trouvaille qui vient grandir le nombre des précédentes et vous vous interrogez sans fin, inutilement... Vous ne pouvez pas vous en empêcher. Seulement parce que vous êtes humain et que la gratuité est une chose quasi insupportable à l'esprit humain. C'est ainsi : bien qu'elle le reste toujours, la perfection ne supporte pas de rester inexpliquée... Ce qui reste hors du sens, c'est-à-dire l'essentiel (d'où viens-je, où vais-je, qui suis-je...), nous fait tellement peur, nous réduit à si peu, qu'en général on préfère ne pas (y) penser...

Alors que fait-on ? On mesure, on nomme, on dis-sèque, on décrit, on classe et finalement, en croyant expliquer, on se contente de constater. On apprend tout ce que l'on peut de la reproduction, de la croissance, du comportement général ou de la morphologie du mollusque créateur de coquille. Telle petite découverte explique telle petite partie du mystère, mais le dévoilement reste partiel, quoi que l'on fasse, aussi loin que

l'on cherche... Et que nous reste-t-il pour traduire nos sentiments devant ces choses belles sans vouloir l'être et créatives sans créativité ? Que nous reste-t-il pour nous situer par rapport à ces objets énigmatiques que nous n'avons même pas été capables de créer nous-mêmes ? Les mots. Il nous reste les mots, la plus humaine des créations. Faute d'être les fiers auteurs des coquillages, nous en devenons les traducteurs, faute de découvrir une finalité à leur beauté apparemment gratuite, nous les baptisons. Mais, une fois la chose faite rien n'est achevé. Au contraire, tout commence. Car, si découvrir le nom d'un coquillage nouvellement acquis et l'y associer définitivement est l'occasion de le parfaire en lui donnant cette indispensable "touche finale", c'est aussi celle de se rendre compte qu'un terme acquiert avec le temps de l'indépendance, un indéniable pouvoir qui lui est propre et qui, à son tour, influe sur l'objet ou le concept qu'il est censé représenter. Tous ces noms, créés de toute pièce, échappent au contrôle de leurs auteurs et, une fois nés, vivent leur propre vie.

Du jour où j'ai su le nom précis de mes coquillages, ils ont existé différemment. Leur nom m'a rendu leur perception autre, empreinte d'une teinte, d'une saveur nouvelle. Cela *change quelque chose*, transfigure,

apporte une nouvelle dimension à l'objet que l'on a sous les yeux. Cette incroyable "tour de Babel", par exemple, que j'évoquais dans l'avant propos, s'appelle en fin de compte un Térébre (*Terebra subulata*, Linné, 1767). Ce nom m'a surpris par son genre et par sa sonorité rauque. Je ne saurais dire pourquoi, puisque je n'avais pas eu à m'habituer à un nom particulier auparavant, mais que cette forme pointue et spiralée s'appelât un térébre me l'a fait voir d'un œil neuf. Dans le cas présent, d'une manière moins... bienveillante. Gaston Bachelard affirme qu'un mot est toujours chargé du sens des mots qui lui ressemblent. Térébre, ténèbres, terreur... peut-être mon impression vaguement négative ne vient-elle que de là...

Mais si un mot peut influencer sur ce qu'il désigne, l'inverse est vrai aussi. Il y a une constante interaction entre les deux. Un mot s'imprègne de la chose qu'il désigne au même titre que cette chose s'imprègne de lui. L'aspect même d'un coquillage, la prégnance visuelle de sa coquille, sont tels qu'ils vont apporter à son nom une résonance d'une intensité au moins égale à sa frappante originalité. De même que l'harmonie de sa forme va faire rêver ou divaguer, son nom va, lui aussi, stimuler l'imagination si on se trouve être un rêveur... À ce sujet

On fait, entre autres, la découverte troublante que le mot est un élément artificiel qui se surajoute à l'objet qu'il désigne, qui le surcharge, qu'il est autre chose que la chose bien qu'il ne soit rien sans elle...

il est important de citer cette remarque apparemment anodine trouvée dans *Le guide des coquillages marins* de G. Lindner (Delachaux et Niestlé): "En raison de la beauté de leur forme et de leurs couleurs, les Conidae sont très recherchés par les collectionneurs. L'espèce la plus convoitée, *Conus gloriamaris*, Chemnitz, 1777, est rare. On prétend que l'attrait exercé par cette espèce sur de nombreux collectionneurs vient plus de son nom (Gloire des mers) que de son aspect". Autrement dit, le nom va ici auréoler le coquillage d'une valeur propre à faire fantasmer le collectionneur plus avide d'objet précieux que du charme, au demeurant relatif, du coquillage en question... Il est clair que le nom Gloire des mers divinise le coquillage ainsi nommer, le met comme au sommet du podium de la rareté au point de le rendre plus beau et plus rare qu'il ne l'est en réalité. Nietzsche, pour ne citer que lui, va jusqu'à dire, dans le *Gai savoir*, "que le nom des choses importe infiniment plus que ce qu'elles sont et même qu'il suffit de créer des noms nouveaux, des appréciations et des probabilités nouvelles, pour créer à la longue des choses nouvelles". Il parle de tous les mots en général, des notions les plus abstraites aux plus concrètes, et une telle réflexion s'applique aussi aux coquillages. L'addition d'un nom judicieusement choisi et d'un objet

créé de toute pièce ou fraîchement découvert donne effectivement naissance à un objet nouveau, existant d'avantage. L'objet accède à une nouvelle dimension parce qu'il ne nous est plus "anonyme".

Les coquillages se font remarquer en interrogeant notre curiosité, non seulement à cause de leur belle apparence, toute faite, semble-t-il, pour attirer le regard, mais aussi parce qu'ils semblent avoir été travaillés par des mains humaines (dont la taille est proportionnelle à la leur de façon troublante). On les dirait peints, sculptés, vernis, confectionnés avec art et invention. D'autre part, le vocabulaire qui leur est attaché, pour peu qu'on ait eu l'occasion de l'entendre, attire l'oreille comme le ferait un poème. Voici par exemples les descriptions des caractéristiques de deux familles tirées du guide des coquillages marins de G. Lindner:

"Famille: Janthinidae (Janthines) – Coquille mince, légère, turbinée-arrondie, violette ou incolore."

"Famille: Hipponicidae (Hoof shells) – Coquille en capuchon; apex tourné en arrière. Côtes rayonnantes; parfois sculpture spiralée. Intérieur lisse. Impression musculaire en forme de fer à cheval, ouverte en avant."

Deux autres exemples, d'espèces, cette fois:

"Coquille de petites dimensions,

triangulaire-arrondie,
à région antérieure allongée,
légèrement bombée vers l'extérieur.
Sommet assez décalé en arrière, opisthogyre.
Pas de sinus palléal (pas de siphon).
Intérieur nacré [...]"

"Coquille spiralée, arrondie,
ovoïde à fusiforme; ouverture ovale,
canal siphonal plus ou moins long.
Sculpture très accusée.
Une glande du pourpre dans le manteau.
Opercule à nucleus terminal ou marginal. [...]"

Le mystère du lien qui unit l'objet (le signifié) et le nom (le signifiant) s'impose ici dans toute sa dimension. Quelle valeur, quel pouvoir possèdent respectivement ces deux éléments: le premier étant une réalité effective et le second un son et un signe arbitraires variant selon les langues? Quels rapports entretiennent-ils, eux si absolument différents et pourtant indissociables? Ces rapports complexes, étroits, très difficiles à dénouer ont préoccupé et attiré nombre de ceux qui usent ou usèrent quotidiennement des mots écrits, poètes, philosophes, écrivains. Peut-être la complicité manifeste qui unit les coquillages à leur nom peut-elle constituer un

domaine fertile pour tenter d'éclairer, au moins sous un certain angle, ce qu'est le langage.

Au contraire de l'inexplicable existence des coquillages et de la nature en général qui ne savent que nous surprendre, les mots tissent notre pensée, et du même coup tout notre être. Ils nous font naître au sens, donc à la vie humaine. Ils nous touchent de si près qu'on ne peut rester indifférent à leur présence. Dès lors que l'on prend un jour le temps d'arrêter sur eux notre attention — comme on peut soudain percevoir sous un jour nouveau un objet familier que l'on avait même plus l'idée de regarder —, ils deviennent un mystère que l'on voudrait percer. Alors, on décide de s'approcher d'eux plus près que de coutume, au risque de perdre le recul qui nous permet d'appréhender leur sens. Se pencher sur le phénomène du langage, cet outil à la fois limpide et opaque, c'est aussi y plonger fatalement, la difficulté étant de ne pas s'y noyer. On fait, entre autres, la découverte troublante que le mot est un élément artificiel qui se surajoute à l'objet qu'il désigne, qui le surcharge, qu'il est autre chose que la chose bien qu'il ne soit rien sans elle... Et la chose, qu'est-elle sans lui?

Une infinité de réactions se produisent entre ces deux mondes : celui des réalités et celui des mots qui veulent les dire. Peut-on dire que l'un est objectif et l'autre subjectif ? L'un inhumain et l'autre humain ? Peuvent-ils jamais correspondre l'un à l'autre ? Dire que ces deux mondes se complètent, se trahissent ou se cherchent l'un l'autre, c'est du même coup s'interroger sur le rapport qu'entretient l'homme avec ce qui lui "parle" sans être pourtant sorti de ses mains, c'est-à-dire la Nature. C'est aussi s'interroger sur la capacité que possèdent de simples mots à susciter en nous le surgissement de mondes et de possibles neufs aussi efficacement qu'une réalité source d'inspiration ou d'interrogations telle qu'un coquillage. Les mots sont-ils, au fond, autre chose qu'une sécrétion bizarre résultant de l'âpre interaction qui existe entre l'intelligence humaine et le monde sensible ?

De gauche à droite :

Murex peigne de Vénus
(*Murex pecten*,
Lightfoot, 1786)

Murex branches de rose
(*Chicoreus palmarosae*,
Lamarck, 1822)

Murex Artémis
(*Murex artemisia*, ?)



Tibia fuseau
(*Tibia fusus fusus*, Linné, 1767)

Coquille fusiforme; apex pointu;
canal siphonal extrêmement long et fin.
Par ce grand tuyau creux, légèrement recourbé à l'extrémité,
l'animal qui vit assez en profondeur dans le sable,
fait sortir son siphon pour se nourrir
et puiser l'eau de respiration.

Les premiers tours sont plus clairs et nettement costulés,
les suivants sont lisses.
Sculpture spiralee à la base.
La callosité columellaire est blanche
et s'étend jusqu'à l'extrémité du canal siphonal.
Le labre porte cinq courtes digitations arquées.

Longueur totale : environ 23 cm.
Répandu dans le Pacifique occidental,
au sud de Taïwan (îles Bantayan, Philippines).
Vers 40 m de profondeur.